

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 4

Artikel: Guerre de l'Erytrée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348247>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

front de 50 m. en dix secteurs de 5 m. dans la largeur et 12 m. dans la profondeur (voir la planche). On s'est servi de cordeaux divisés de cinq en cinq mètres par des bourrelets de drap noir. Chaque touché a été relevé à sa place exacte et le graphique ci-joint représente aussi fidèlement que possible le fac-simile du rectangle après le tir.

La neige était dure, unie, libre de toute empreinte et la moindre éraflure était visible.

Résultats.

Coup tirés	500
Touchés en cible	338

soit le 67 %.

Touchés dans un secteur de 10 m. au-dessus du rectangle 22

» » » » 10 m. au-dessous » 26

Le reste des coups a porté sur un espace d'une centaine de mètres en avant et en arrière du but.

Quelques coups isolés sur les flancs.

Au nom de la sous-section des officiers de Ste-Croix :

Le rapporteur :

L^s JACCARD-LENOIR, cap. d'infanterie.

Guerre de l'Erytrée.

Notre dernière livraison laissait les événements du mélodrame abyssin au moment où la toile tombait sur la chute du ministère Crispi et sur l'adhésion générale au programme tout nouveau de son successeur M. di Rudini.

Depuis lors, les choses n'ont pas sensiblement changé de tournure. Les négociations pour la paix en sont au même point qu'il y a 3 semaines. Les opérations de guerre se réduisent à la réorganisation des armées belligérantes, aussi bien du côté des vainqueurs d'Adua, qui y ont perdu 6 à 7 mille hommes, que du côté des Italiens, dont les pertes sont doubles, y compris toute leur artillerie et les trois quarts de leurs parcs.

Pour l'heure, le gros des troupes du Négus s'est retiré vers Makallé, avec deux mille prisonniers, ne laissant que les ras

du Tigré et Makonnen aux environs d'Adua et d'Adigrat. Cette dernière place est bloquée ; mais le major Prestinari, qui la commande, est vaillant ; il aurait des vivres et de l'eau pour plusieurs semaines encore.

Quant aux masses italiennes, elles tiennent le quadrilatère Massoua—Keren—Asmara—Ghinda, dont la base principale est le plateau d'Asmara. Elles sont maintenant commandées par le général Baldissera, arrivé juste à point, le 7 mars, pour reconstituer une armée. Il s'y est voué avec autant d'habileté que de zèle, ralliant les débris d'Adua en *un* régiment, le 6^e, et les fusionnant avec les renforts de Naples, qui le suivaient de près, dont six bataillons et quelques batteries ayant quitté les eaux de la Péninsule pendant la bataille même, chaleureusement salués par le roi Humbert.

Actuellement l'armée de Baldissera est répartie en cinq brigades, comme suit :

1^{re} brigade, général Bisesti.

Régiment n° 8, colonel Pittaluga, bataillons d'infanterie 19, 24 et 25.

Régiment n° 9, colonel Jaques Paderi, bataillons 22, 23, 27.

2^e brigade, général Barbieri.

Régiment bersagliers n° 1, colonel Chinaldi, bataillons bersagliers 2, 4, 5.

Régiment n° 10, colonel Stevani, bataillons d'infanterie 26, 28, 29.

3^e brigade, général Gazzurelli.

Régiment alpin, colonel Troya, bataillons alpins 1, 2, 3, 4.

Régiment bersagliers n° 2, colonel Paganini, bataillons bersagliers 3, 6, 7.

4^e brigade, général Valles.

Régiment n° 4, X., trois bataillons.

Régiment n° 5, X., id. id.

Régiment n° 6, colonel Brusati, bataillons 14, 15, 16 (retour d'Adua).

5^e brigade, général Massa.

Régiment n° 3, X., bataillons d'infanterie 17, 21, 30.

Régiment n° 7, colonel de Boccard, bataillons d'infanterie 12, 18, 20.

Bandes en réorganisation, sous le capitaine Sapelli.

Les forces susindiquées, complétées par des arrivages quotidiens de cadres et d'accessoires de tous genres sont disloquées sur le plateau d'Asmara, où règne presque toujours une bonne brise, qui fait descendre le thermomètre au-dessous de 0 degré pendant la nuit, tandis que, dans la journée, à l'ombre, il est à 34. Les principales localités de garnison sont

Asmara même, avec le fort « Baldissera », Ghinda, Saati et les collines s'étageant jusqu'à Archico.

En outre, le 10^e régiment est détaché vers Kassala; son chef, le brave colonel Stevani, vient d'y obtenir un brillant succès contre les Derviches, que les journaux de Rome d'après un télégramme du dit colonel au général Baldissera, du 2 avril, rapportent comme nous le disons plus loin.

Du général Baratieri, si populaire il y a six mois, on n'entend plus parler. Il est à Massaoua, très accablé, se préparant à paraître devant le conseil de guerre qui doit prononcer sur sa conduite et essayant d'élaborer ses pièces justificatives, dont un rapport sur la terrible journée qui l'a précipité du Capitole sous la roche Tarpéienne.

En attendant ce rapport officiel, qui, avec les annexes des chefs de corps survivants, pourra seul rétablir la vérité, si fortement endommagée par les racontars particuliers, les journaux militaires italiens, la *Rivista* et l'*Esercito* entr'autres, plus réservés que les feuilles politiques, donnent des renseignements qui amènent peu à peu la lumière sur les principales scènes de la tragédie d'Adua. Nos lecteurs en jugeront par les extraits ci-après, que nous empruntons aux deux publications susmentionnées :

On affirme que le 23 février, le général Baratieri avait décidé de se replier sur Adi-Caié et que, le même soir, il publia un ordre du jour pour faire partir les colonnes d'approvisionnement pendant la nuit; que le lendemain matin 24, le corps entier se mettrait en marche.

Mais quand tout était prêt, le mouvement fut arrêté. On venait d'apprendre que l'ennemi portait 10 à 15 mille hommes vers le Mareb, sur Gundet, et avant de bouger, il fallait savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette tentative sur les derrières de l'armée. En conséquence, on envoya promptement dans cette direction le major Ameglio avec son bataillon et une bande de 500 indigènes, plus une section d'artillerie, et l'on décida en même temps de faire une grande reconnaissance des positions ennemies, devant servir aussi de démonstration d'attaque, aux fins de masquer la retraite sur Adi-Caié et de contrecarrer le détachement sur Gundet.

La reconnaissance eut lieu, en effet, le 24, dès midi, par 14 bataillons et six batteries. A 4 heures, elle arriva en vue

des avant-postes ennemis, qui se replièrent. Les bataillons rentrèrent le soir après avoir laissé des feux de bivouacs pour faire croire à la continuation de leur présence.

Le lendemain 25 février, on apprit que la troupe ennemie détachée vers le Mareb était rentrée au camp d'Adua, et on l'attribua à la démonstration de la veille.

Pour le 26, les espions annonçaient une attaque des Abyssins; les troupes passèrent toute la journée à l'attendre, en position; il en fut de même le 27.

Dans les entrefaites, la disette des vivres se faisait toujours plus sentir; le lieutenant-colonel Ripamonti, chef de l'intendance, déclarait ne pouvoir plus en assurer le service. C'est ce qui décida Baratieri, le 29, à agir, à attaquer pour pouvoir ensuite, le cas échéant, battre en retraite, résolution appuyée par tous ses généraux. Les préparatifs furent aussitôt entrepris; le soir à 9 heures, profitant du clair de lune, les troupes se mirent en route sur trois colonnes par trois routes différentes.

A droite, marcha la brigade Dabormida, 6 bataillons blancs, 3 batteries de montagne, un bataillon de milices mobile indigène.

Au centre, brigade Arimondi, 5 bataillons blancs, un détachement d'indigènes, 2 batteries.

A gauche, brigade Albertone, 4 bataillons indigènes, 3 $\frac{1}{2}$ batteries de montagne.

En réserve, derrière le centre, brigade Ellena, 6 bataillons blancs, un bataillon indigène, 2 batteries de rapide.

L'objectif immédiat était l'occupation: à droite, du col Rebbi-Arienne; à gauche, du col Chidane-Maret. Ces cols, par lesquels passent les deux routes presque parallèles sur Adua, sont séparés par le mont Rajo, à pentes escarpées. Tout débuta bien. A 6 heures du matin, les cols étaient occupés sans combat et le général Baratieri, avancé à Rebbi-Arienne, en recevait l'avis. Vers 7 heures, il entendit le bruit d'une fusillade de plus en plus vive du côté de Chidane-Maret et plus loin vers Adua, ensuite de quoi il fit obliquer la brigade Dabormida dans cette direction, pour prendre position vers Maria-Sciavitù, d'où elle pourrait, espérait-on, coopérer avec Albertone. En même temps, la brigade Arimondi fut appelée au col Rebbi-Arienne pour y remplacer Dabormida.

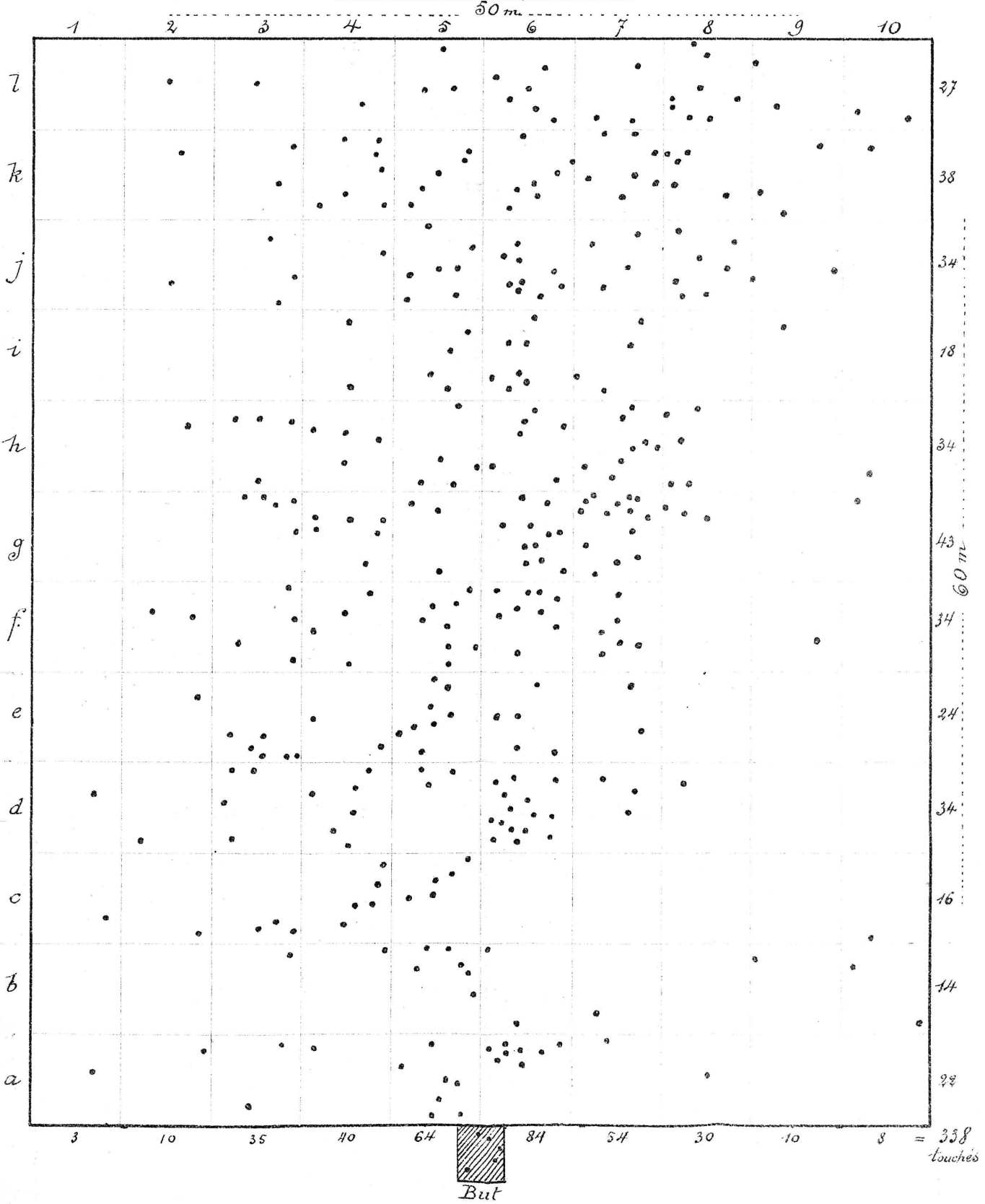
Peu après 7 $\frac{1}{2}$ heures, le canon tonnait vers Abba-Carima,

Avril 1896

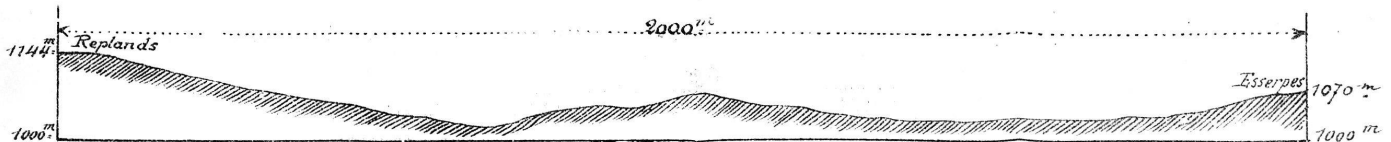
Tir à 2000 mètres

fait par la S^e/section des Officiers de S^te Croix, le 17 février 1896

Relevé des coups touchés



Profil des Replands à Esserpes.



Voir carte au 1: 25000 (Feuille 283, S^te Croix)

Echelle 1: 10000.

à une distance d'environ 5 kilomètres du grand état-major. La colonne de gauche était engagée à fond, mais prématurément. Un billet d'Albertone mettait le commandant en chef au courant de la situation ; il portait entr'autres que son avant-garde, bataillon Turitto, lancée vers Adua, était à rude partie et qu'il employait toutes ses forces pour la dégager. Alors Baratieri ordonna à la brigade Arimondi de se porter à gauche, de couronner les hauteurs en face de Chidane-Maret, d'abord avec les bersagliers, puis avec tout le reste, et avec les deux batteries rapide de la réserve, pour soutenir Albertone.

Mais déjà celui-ci était pressé vivement et de tous côtés. Le feu terrible de son artillerie ne put compenser le grand nombre des ennemis. Après des prodiges de vaillance et de ténacité de ses Ascaris, il dut penser à se replier, et avant de le faire, il écrivit un nouveau billet au quartier-général pour avoir des renforts. Ceux-ci tardèrent ; la réserve générale derrière le centre, appelée à se porter à droite et à gauche, ne pouvait accourir aussi vite qu'il l'eût fallu. Arimondi avait grand'peine à atteindre les escarpements en face de Chidane. Le général Dabormida, qui était plus en avant qu'Arimoni, fut chargé d'obliquer encore à gauche, à l'appui d'Albertone.

Cet ordre arriva-t-il à destination ? On ne sait. En tout cas, il était tardif. Dabormida appuya réellement à gauche, et bientôt il s'y trouva engagé pour son propre compte, contre des forces très supérieures.

Pendant ce temps, la brigade Albertone avait fait les derniers efforts, tout en se repliant, au milieu des tués et des blessés, dont le général lui-même¹, sur la brigade Arimondi, puis plus en arrière. Celle-ci reçut de front la masse des assaillants, tandis que d'autres pressaient ses deux flancs, en descendant des hauteurs voisines. Elle résista de son mieux, en faisant avancer le bataillon indigène du lieutenant-colonel Galliano et le bataillon alpin, qui étaient en réserve. Ce fut en vain.

En résumé, l'ennemi, une fois la gauche italienne rompue, tomba sur le centre, assaillit les deux brigades Arimondi et Ellena, peu prêtes à cet assaut subit ; entassées dans un étroit défilé entre rocs et montagne, elles ne purent ni se déployer

¹ Blessé et capturé, il vient d'écrire que les prisonniers de Ménélik sont bien traités.

convenablement, ni fournir une solide résistance. Les deux bataillons de bersagliers, le bataillon alpin, quelques bataillons des régiments Brusati, Nava, Romero, essayèrent de tenir le terrain au mieux, par lignes d'échelons successifs; mais le grand nombre d'ennemis arrivant de tous les côtés rendit inutiles ces efforts de vaillance. De l'artillerie, une seule batterie, celle à tir rapide de la réserve, marchant avec Arimondi, put ouvrir le feu, sans grand fruit, hélas! Dans ces circonstances, la mêlée corps à corps fut sanglante, et la retraite privée du calme désirable, d'autant plus qu'en y voulant mettre de l'ordre, le général Arimondi tomba mortellement frappé. Une partie des troupes, avec les colonels Brusati et Stevani, se replia vers Mai-Haine, d'autres, avec les généraux Baratieri et Ellena et le chef d'état-major colonel Valenzano, marchèrent plus à l'est sur Adi-Caié.

Pendant cette déroute du centre et de la gauche des Italiens, le général Dabormida tenait encore la droite des premières positions acquises. Vers 7 heures du matin, pour soutenir Albertone, il avait envoyé sur une hauteur à gauche le bataillon de milices mobile, qui combattit pendant plus de demi-heure contre des forces très supérieures et dut enfin se retirer; deux bataillons qui lui furent envoyés en renfort ne purent donner des feux efficaces, de crainte de tirer sur amis et ennemis étroitement mêlés. — Puis Dabormida se vit lui-même menacé sur sa droite. Il se porta contre cet adversaire, en lignes déployées et le repoussa jusqu'aux proches abords des camps de Makonnen et de Mangascia-Atichin. Durant quelques instants, on put croire à la victoire. Courte illusion! L'ennemi grossissant de plus en plus, il fallut commencer la retraite, d'abord vers le centre, puis au mieux, par échelons obligés bientôt de faire front de toutes parts. Les premières lignes, n'ayant plus de cartouches, luttaient à la baïonnette. L'artillerie n'était pas plus riche en munitions, séparée de ses caissons. Dans le repliement, Dabormida resta sur le terrain, criblé de balles; le colonel Airaghi, commandant un des deux régiments, eut le même sort; le colonel Ragni prit le commandement; il conduisit la retraite jusqu'à Sauriat; là, il repoussa encore une autre attaque de front et de flanc, qui lui coûta toute son artillerie. Les pertes de la brigade, pendant cette chaude et longue journée, furent grandes; toutefois vers le soir, les divers détachements restants étaient encore unis,

organisés, chaque soldat ayant son fusil. Dans l'obscurité, une partie d'entr'eux s'égara ; l'autre partie, sous le colonel Ragni, arriva le surlendemain soir à Adi-Caié dans des conditions relativement bonnes.

« Telle fut, dans son ensemble, ajoute la *Rivista*, la bataille d'Adua, bataille perdue, un désastre, mais non une dispersion, un massacre sans résistance, comme les premiers télégrammes le faisaient supposer. Nos troupes, blanches et noires, ont combattu héroïquement. La brigade Albertone, composée presque entièrement de noirs, et la brigade Dabor-mida, presque entièrement de blancs, ne pouvaient faire plus qu'elles n'ont fait. On en dirait autant des brigades Arimondi et Ellena, si elles n'avaient pas été surprises et écrasées dans un bas-fond avant de pouvoir se déployer.

» Ce n'est pas la valeur qui a manqué aux troupes, c'est la direction. Assaillir un ennemi sextuple en nombre, valeureux, bien armé et en excellentes positions, c'est plus que de l'entrain, c'est de la témérité ; l'assaillir avec des troupes qui, depuis plusieurs jours, manquaient de vivres et ne pouvaient arriver sur le champ de bataille que par une longue marche de nuit en pays de montagne, sur terrain difficile et inconnu, nous prétendons que c'est là plus que de la témérité, c'est de la folie.

» On a dit que le plan était bien conçu et qu'il pouvait réussir sans l'avance exagérée de la colonne de gauche et le retard de celle du centre. Réussir ! peut-être à enfoncer le centre ennemi ; mais ensuite ? En tout cas, Dieu nous préserve de plans de bataille qu'une demi-heure d'anticipation ou de retard d'une brigade peut faire tourner en désastre ! »

Notons encore qu'outre les causes susindiquées de l'échec du 1^{er} mars, on en signale beaucoup d'autres, dont quelques-unes plus générales : Notamment la fâcheuse composition des bataillons blancs, formés d'hommes et de cadres ne se connaissant pas, cueillis précipitamment dans les douze corps d'armée de l'Italie ; même remarque à l'égard des batteries de diverses bouches à feu ; changement du fusil de 6.5 mm., connu et bien apprécié des fantassins actuels, contre l'ancien Vetterli, qui ne commande plus la confiance, et dont il fallut r'apprendre hâtivement le maniement ; même remarque, et plus forte encore à l'égard du matériel d'artillerie, de ses

munitions, de ses attelages, dont les hommes et maints officiers et sous-officiers se trouvaient attachés à une catégorie d'artillerie autre que celle qu'ils desservaient en Italie. Enfin et surtout défaut de bêtes de somme, de parcs d'approvisionnements, d'organisation suffisante de lignes d'étapes, avec bases successives.

Cela donné, on peut encore féliciter les Italiens de s'être tirés aussi bien de ce mauvais pas, où ils auraient pu trouver un Sedan ou un Waterloo, s'ils avaient eu affaire à un généralissime ennemi plus ardent ou moins débonnaire. Contre l'ancien négus Jean, le général Baratieri aurait eu des chances différentes. Que Ménélik, au lieu de poursuivre son succès jusqu'à Asmara, se soit replié vers le Choa, se bornant au siège d'Adigrat, cela paraît singulier; quelque mystère, qui s'expliquera peut-être par la suite, recouvre sans doute cette curieuse opération.

En attendant, une utile diversion et quelques compensations se produisent au profit des Italiens dans les régions du Nil et de Kassala.

Pour les affaires du Nil, nous renvoyons à notre rubrique *Egypte* ci-dessous.

Quant à celles de Kassala, qui s'y lient de près, moralement au moins, jusqu'à ce que la distance d'un millier de kilomètres, qui sépare les avant-gardes anglo-égyptiennes du sirdar Kirtcher de celles du général Baldissera ait été franchie, nous avons à enregistrer de chaudes actions qui s'y sont livrées fin mars et commencement d'avril courant.

La place, avec le solide fort dit Baratieri, est tenue par le 2^e bataillon indigène, l'escadron de cavalerie Keren, deux sections d'artillerie, une du génie, une de troupes d'administration, sous le major Hidalgo. Dès le 12 mars, elle a été menacée par des derviches, cavaliers surtout et des fantassins armés de fusils, venant du camp de Gulusit. Le général Baldissera, qui avait l'autorisation d'évacuer Kassala, commença par y envoyer une caravane de 400 chameaux chargés de vivres et bien escortés, avec ordre au major Hidalgo de se débarrasser, au retour de la caravane, de toutes les bouches inutiles. La caravane réussit à atteindre Kassala le 17 mars. Mais dès le lendemain les derviches attaquaient les abords de la place et s'emparaient des défilés de Sabderat, à environ 25

kilomètres à l'est de Kassala, pour barrer le chemin de la caravane.

Alors Baldissera y détacha en renfort le colonel Stevani, comme nous l'avons dit plus haut, avec ses deux bataillons indigènes et une demi-batterie. Le 24 mars, Stevani atteignait Briscia, à 120 kilom. de Kassala, le lendemain El-Abdal, à 70 kilom. Depuis lors, eurent lieu chaque jour des escarmouches plus ou moins vives, et le 2 avril, l'affaire importante, que les journaux de Rome ont rapportée comme suit :

« La caravane qui avait dernièrement introduit des vivres dans Kassala devait retourner à Agordat, en emmenant avec elle les bouches inutiles et autres impedimenta. Afin de faciliter la sortie du convoi, le colonel Stevani ordonna au 6^e bataillon resté à Sabderat d'occuper le versant méridional du mont Mocram, qui domine Kassala.

» A quatre heures, le bataillon fut vivement attaqué par plus de 5000 Derviches, tant fantassins que cavaliers, commandés par divers émirs.

» Cette attaque, dit le colonel Stevani, m'ayant été signalée, je partis avec toutes les forces à ma disposition, y compris une batterie de montagne avec quatre pièces et un peloton de cavalerie.

» Je surpris l'ennemi qui, après un feu court et vif, fut repoussé. L'ennemi, renforcé par plusieurs détachements de troupes de Derviches, venant de Tucruf, revint à l'assaut, mais il fut repoussé.

» Le combat, commencé à cinq heures, se termina à neuf heures. Nos pertes constatées jusqu'à présent consistent en une centaine d'hommes, tant morts que blessés. Parmi les blessés se trouvent le capitaine Brunelli et le major Amadosi.

» L'ennemi a subi de fortes pertes dans la retraite précipitée qu'il a opérée vers Tucruf ; mais, pour le moment, on ne peut en calculer l'importance exacte. La conduite de nos officiers et de nos troupes a été excellente, malgré une marche de dix heures avec une chaleur excessive et en dépit du manque d'eau.

» Aujourd'hui, à midi, je fais partir la caravane. »

Massaouah, 4 avril.

Dans l'attaque des Derviches à Tucruf près Kassala, faite le 2 avril par le colonel Stevani, quatre lieutenants italiens ont été tués, un capitaine et

cinq lieutenants blessés. Les troupes auxiliaires indigènes ont eu en outre 300 morts et blessés.

Parmi les morts se trouve le lieutenant Bartini qui avait pris part au siège de Makallé et à la bataille d'Adoua. Il avait été blessé dans ce dernier combat, mais avait insisté néanmoins pour rejoindre le corps à Kassala.

Massaouah, le 5 avril.

Après sa victoire du 2 avril, le colonel Stevani, commandant des troupes italiennes entourant Kassala, a voulu déloger encore les Derviches de leur position de Tucruf (à l'ouest du fort). Mais il n'y parvint pas, et rentra alors à Kassala. Il allait se préparer samedi à un nouvel assaut, lorsqu'il reçut du général Baldissera l'ordre de renoncer à son projet et de se replier en arrière sur Agordat.

Massaouah, 7 avril, 8 1/2 h. du matin.

Le colonel Stevani télégraphie que les derviches, démoralisés par les pertes qu'ils ont subies dans les combats du 2 et du 3 avril et par les attaques réitérées de la garnison de Kassala, ont abandonné Tucruf, se retirant sur Osobri. Le général Baldissera a ordonné au colonel Stevani de vérifier avec soin cette nouvelle en procédant avec une extrême circonspection.

Massaouah, 7 avril, 2 h. du soir.

La fuite des derviches au delà de Atbara jusqu'à Osobri est confirmée ; ils ont abandonné leurs blessés ainsi que leurs mulets et d'importantes provisions de blé.

Organisation de l'armée abyssine.

L'ingénieur thurgovien Ilg, dont on connaît les relations quasi-officielles avec le négus d'Abyssinie, a fait, il y a quelques jours, à Zurich, devant la Société des officiers, une conférence sur l'organisation de l'armée abyssine.

On en communique le résumé suivant à la *Gazette de Lausanne* du 10 avril :

« L'organisation militaire de l'Abyssinie est en étroite connexion avec l'organisation politique du pays. L'Ethiopie est un état féodal ; le sol appartient au roi et ses sujets sont ses fermiers. A côté de quelques principautés héréditaires et entre celles-ci se trouvent de grandes provinces, gouvernées par des préfets. Les princes et les préfets, tous hommes d'âge mûr, sont en même temps les généraux, les colonels, les majors et les

capitaines de l'armée, et ce n'est pas le nombre d'hommes ou de contingents qu'ils fournissent à l'armée qui décide de leur grade, mais la position politique ou civile qu'ils occupent dans l'Etat et vis-à-vis du roi.

» A l'âge de dix ans, l'Abyssin entre dans l'armée comme porte-bouclier. Un grand nombre de ces futurs soldats viennent au monde dans les campements où se trouvent leurs mères, car la femme accompagne son mari à la guerre.

» L'armée se compose d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de troupes d'administration et de parcs de munitions. Il n'y a pas d'uniforme ; chacun porte ses vêtements à lui : chemise, pantalon bouffant, manteau.

» Le soldat d'infanterie est armé d'un fusil (système Gras, Remington, Vetterli, et aussi à capsule), d'un ceinturon à cartouches, d'un sabre, d'un couteau (yatagan), ainsi que d'une pincette et d'aiguilles pour l'extraction des épines qui pénètrent, en marche, dans les pieds nus. Le service sanitaire laisse beaucoup à désirer, quoique le roi et les princes possèdent de magnifiques pharmacies ; il n'existe pas d'ambulances.

» Le fantassin a, en outre, pour bagages : une petite tente en miniature, une couverture pour la nuit, une plaque en fer (pour cuire le pain), une petite casserole et des briquets de tous genres, depuis les allumettes suédoises jusqu'aux pierres à feu, enfin un sac en cuir servant de gourde pour l'eau.

» Le cavalier monte un cheval de taille moyenne, rompu aux fatigues, qu'il engraisse préalablement, avant d'entrer en campagne, pour qu'il puisse mieux supporter les privations de nourriture durant les marches longues et pénibles. Le cavalier est armé et équipé comme le fantassin.

» En campagne, on ne fait usage que de l'artillerie de montagne, se composant de quatre batteries de six pièces de canon (système Hotchkiss) au calibre de 55 mm. La charge d'une pièce de canon démontée est répartie sur quatre mulets, dont l'un porte la bouche à feu, l'un l'affût, l'un les roues et le quatrième enfin 60 shrapnels, avec cartouches à douille en métal. L'artilleur est armé du sabre et du revolver. L'artillerie de position (deux batteries de canons de 8 cm. se chargeant par la gueule, deux pièces italiennes de 8 cm. se chargeant par la culasse, deux canons Krupp de 8 cm., ces derniers pris aux Egyptiens), sert à la défense de la capitale et des enceintes fortifiées.

» Dans le service d'administration et de l'intendance nous remarquons les Eskabut armés d'un sabre ; les porteurs ou boulangers transportant la farine, le miel, le beurre, le sel, le poivre, ainsi que les tentes royales. Les *Tedschbiet* préparent l'hydromel pour les chefs (une cruche contient quinze litres de ce vin). Les *Guada* portent la garde-robe et les tapis du roi et celle des commandants supérieurs, et forment l'escorte et la garde du trésor de guerre, de la couronne royale et d'un magnifique musée d'armes.

» Dans la colonne ou le parc de munitions (Banidbiet) se trouvent les porteurs de cartouches, les conducteurs des chars à munitions, les porteurs de dynamite et les armuriers chargés du contrôle des fusils. Il y a aussi des mitrailleuses affectées exclusivement à la défense du périmètre des tentes royales.

» Les unités tactiques sont divisées par groupes, un groupe de 10 hommes est l'unité la plus faible.

» Un sous-officier (Alleka) commande à 10 hommes ; 50 hommes obéissent au commandement d'un *Amsa Alleka* ; un *Weto Alleka* commande à 100 hommes et le *Schalleka* est le chef d'un bataillon de 1000 hommes. Tout détachement de 100 hommes a son étendard ou son pavillon particulier de couleurs variées, mais différentes de l'étendard royal, broché or-blanc, rouge-vert. Il y a un général (Dedjasmatsch) pour un corps de 5000 hommes, se rapprochant de nos brigades combinées. Un corps de 10 ou 20 000 hommes est placé sous le commandement d'un *ras* ou feld-maréchal, qui lui-même a un chef hiérarchique, mais ne disposant pas d'une force armée supérieure à celle du *ras*.

» C'est le roi ou négus, *Negesti*, le roi des rois, qui exerce le commandement en chef. On sait que le roi Ménélik prétend descendre en droite ligne du roi Salomon et de la reine de Saba (Schoà ?)

» Les places de commandant de l'avant-garde (Titanzari) de 1000 hommes, de commandant de l'aile gauche (Gromatsch), de commandant de l'aile droite (Caquasmatsch) et de commandant de l'arrière-garde (Mobo) sont très enviées et disputées.

» La plus haute charge militaire et honorifique est réservée au *Ligne-Megnas*, le coadjuteur du roi, issu d'une des plus nobles familles du pays. L'institution du coadjuteur ou vice-roi est toute féodale, mais aussi très caractéristique, car nonobstant les honneurs qui lui sont rendus comme à l'*alter ego* du roi cette haute charge a parfois ses désagréments. Le Ligne-Megnas est vêtu comme le roi ; le harnachement et la couleur du cheval ou du mulet qu'il monte sont exactement les mêmes que ceux du roi ; comme pour le roi on déploie au-dessus de sa tête un parasol rouge ; il a sa garde d'honneur comme le souverain et il représente ce dernier dans le commandement et les mouvements de l'armée lorsque le roi ne peut se rendre personnellement sur place.

» L'ennemi a été souvent dupé et trompé à l'aspect du parapluie ou du parasol rouge. Les troupes abyssines elles-mêmes ignoraient parfois si c'était le roi ou son représentant qui passait au triple galop avec son escorte.

» L'officier est à peu près vêtu comme le simple soldat, mais plus richement ; il n'est pas rare de voir un vêtement d'officier doré et argenté sur toutes les coutures ; l'officier porte aussi des bracelets en filigrane de grande valeur.

» Les *Panno*, ou irréguliers, suivent l'armée par troupes de 50 à 100 hommes et sont à leur propre compte. Ce sont des maraudeurs de la pire espèce et jusqu'à ce jour il n'a pas été possible à Ménélik, malgré toutes les peines qu'il s'est données, de faire disparaître ces parasites.

» Dans les provinces, les soldats de l'armée permanente sont logés chez les paysans. La solde annuelle peut être évaluée à 40 fr. argent suisse, outre la ration mensuelle, consistant en blé, sel, poivre, délivrée pour lui, sa femme ou ses domestiques, qui sont au nombre de 3, 4 ou 6 personnes, selon le grade.

» Aux jours de fête, très scrupuleusement observés, le soldat reçoit un mouton de boucherie ou un bœuf, s'il a droit à une ration supérieure. En outre, le soldat reçoit du roi trois pantalons par an, pantalons de drap très ordinaire; deux chemises et une sorte de toge dit *schemma*. Incidemment, on lui fait don d'un mulet, d'un petit lopin de terre ou d'un cheval; ces cadeaux émanent du roi ou du ras. La solde des sous-officiers est plus élevée et les officiers, enfin, perçoivent principalement leur solde sous la forme du produit d'une certaine étendue de terrain cultivé.

» Une des particularités de l'armée abyssine est le « gindevel », paysan-soldat ou soldat-paysan; selon l'importance d'une expédition ou des opérations militaires, cette catégorie de soldats est appelée sous les armes en même temps que les *sneiderjaschi* (soldats de l'armée permanente). Le soldat-paysan cultive librement un lopin de terre et fait en échange un service militaire de courte ou de longue durée; cette troupe est, dans la règle, affectée à la défense des places fortes.

» Le landsturm (Je-ager-Tor) est l'arrière-ban, appelé sous les drapeaux seulement en cas de grave danger. Comme chez nous, elle se compose de tous les hommes valides en état de porter les armes et de marcher. Dans chaque commune, un certain nombre de paysans sont tirés au sort, qui doivent fournir un homme pour le service du ravitaillement et du train. Ces gens sont armés d'une lance et d'un sabre, et se font souvent remplacer par les femmes, car ces dernières sont fortes marcheuses, très entendues dans le service de la boulangerie, dans le chargement et le déchargement des chevaux et mulets que les soldats-paysans amènent avec eux.

» Le soldat est très sobre, et aussi longtemps qu'il a du pain et de la farine, il est satisfait, quoiqu'il ne dédaigne nullement la viande de bœuf qu'il mange crue, si à la suite de razzias des têtes de bétail lui tombent sous la main.

» M. Ilg, en parlant du service sanitaire, dit que l'Ethiopien est très adroit et habile dans la confection des bandages et le pansement des blessures qu'il sait recoudre. Cette aptitude naturelle atténuée, dans une certaine mesure, les conséquences déplorables résultant de l'absence d'un service sanitaire régulier; il est vrai que le roi est bien décidé à

doter le pays des bienfaisants effets de l'institution de la *Croix Rouge*, mais il aura à lutter contre les coutumes et préjugés enracinés dans son peuple, appelé à guerroyer contre des tribus sauvages.

» Comme en Europe, les actes de courage et de bravoure sont l'objet de récompenses, décernées par le roi. Ces récompenses consistent dans la remise de manteaux d'honneur confectionnés de peaux de léopards, de panthères et de lions, ou de manteaux en soie et velours, richement garnis d'or et d'argent, de boucliers d'honneur, de décorations de boucliers confectionnés de peaux de lions; de revolvers, de sabres d'honneur, de selles, de pantalons en soie, de lances d'honneur, à garnitures d'argent, et ainsi de suite. La valeur ou l'importance des récompenses varie suivant le grade que le soldat occupe dans l'armée.

» Voici comment le décret de l'appel sous les armes est porté à la connaissance du peuple: le *Hanadsch*, soit la proclamation royale, est lue dans les villes principales par l'*Agasari*, le héraut du roi, au son de la grosse caisse. Après cette lecture, les drapeaux royaux qui avaient été déployés pour cette circonstance, sont roulés autour des hampes, le peuple se disperse et la proclamation royale est connue, dans un bref délai, dans les provinces les plus reculées. Les généraux et les gouverneurs reçoivent des ordres de marche spéciaux écrits et dans l'espace de huit à dix jours les guerriers, bien approvisionnés et armés, se portent sur les lieux de rassemblement désignés. Le jour suivant, les chefs envoient leurs rapports sur la force numérique de leurs corps; des envoyés spéciaux recherchent les trainards, et les campements, toujours disposés en forme de croix, sont établis rapidement.

» M. Ilg, qui a exposé dans la salle une collection de décorations, de plans, de cartes et de photographies d'Abyssinie, a donné aussi quelques détails intéressants sur la tactique particulière à ce peuple montagnard. Aussitôt que l'armée ouvre la marche, la cavalerie précède l'infanterie à de grandes distances, soit comme éclaireurs, soit principalement pour le service des rapports. Le train marche au milieu du gros de la colonne. Les trompettes et les coups de grosse caisse font connaître aux troupes les étapes du roi et le parasol rouge indique la direction à suivre.

» Le roi se complait à faire personnellement de lointaines reconnaissances d'état-major, avec une nombreuse suite et sa garde. Tous les soirs, il reçoit le rapport des chefs de corps et donne les ordres pour le lendemain. Au sortir du conseil, il aime à faire une partie d'échecs.»

